

ne voyait pour ainsi dire personne en dehors de ses heures de bureau, et occupait ses loisirs à jardiner et à pêcher à la ligne.

Charmée de tout ce qu'elle apprenait, elle manda à M. Adrien Bastide qu'elle agréerait volontiers son offre, que cette idée de correspondre, en attendant leur entrevue prochaine, de s'étudier d'abord à distance et se révéler l'un à l'autre, lui paraissait très judicieuse et d'autant plus acceptable qu'ils n'étaient plus des enfants, qu'ils se trouvaient tous les deux en pleine maturité d'âge et de raison.

Un commerce de lettres, de plus en plus actif, se noua donc entre eux. Ils se contèrent, avec des détails chaque jour plus abondants et plus intimes, ce qu'ils avaient fait jusqu'ici, quelles avaient été leur enfance et leur jeunesse, quels leur rêves d'avenir, et comment et pourquoi tous deux avaient eu recours à l'entremise de Mme de Saint-Elme.

Le même motif les y avait poussés : le manque de relations, l'isolement où ils vivaient l'un et l'autre.

Une entière confiance, un charmant abandon, s'établit ainsi entre eux par degrés. Bientôt Adrien fit emplette d'une bague qu'il adressa à Hermance comme gage de fiançailles ; Hermance alors de lui broder bien vite un élégant porte-cigares pour le jour de sa fête, le 5 mars.

L'entrevue des deux soupirants ne devait plus d'ailleurs être longtemps retardée. Adrien Bastide avait annoncé son intention de profiter de la semaine de Pâques pour solliciter un congé auprès de son directeur départemental et se rendre à Châtillon.

Bref, l'affaire était en si bonne voie, les choses s'arrangeaient si bien, que Mlle Desrigny s'avisait qu'il était temps de prévenir deux amis de son père, M. Mau-court, le pharmacien, et M. le capitaine en retraite Larsonnier, afin qu'ils voulussent bien lui servir de témoins ; et si, après réflexion, elle différa cette démarche, ce fut simplement par excès de réserve. Que risquait-elle d'attendre quelques jours encore, jusqu'à l'arrivée de son fiancé ? — Son fiancé ! Ah ! comme ce mot lui était doux à prononcer, faisait délicieusement

battre son cœur ! — De la sorte, elle n'irait pas seule chez ces messieurs : son Adrien l'accompagnerait ; et quelle joie de l'avoir à son bras, quel triomphe et quelle ivresse de l'exhiber !

Enfin le grand jour se leva. C'était le matin même du dimanche de Pâques qu'Adrien Bastide devait débarquer à Châtillon, et Hermance était avertie qu'il se présenterait chez elle aussitôt après, sur les deux heures de l'après-midi.

La coquette petite maison de la rue des Remparts avait été nettoyée de fond en comble, à l'occasion de cet événement, le corridor lavé à grande eau, le parquet du salon énergiquement ciré et frotté, transformé en miroir, les allées du jardin minutieusement ratissées et peignées comme l'arène d'un cirque.

— "J'attends quelqu'un, Toinette !

— Mademoiselle me l'a déjà assez dit ! Ce n'est pas pour le lui reprocher ! ...

— Vous aurez soin de ne pas faire languir à la porte, comme cela vous arrive souvent ...

— Oh ! peut-on ...

— ... et d'introduire aussitôt ce ... cette personne dans le salon, acheva Hermance.

— Bien sûr, mademoiselle ! Où voudriez-vous ? ... N'ayez crainte : je m'embusque dans le corridor, et, au premier coup de sonnette ... "

Il retentit, ce coup de sonnette. Hermance, assise devant la cheminée du salon, tenait un livre à la main, par contenance, et tremblait, tremblait ...

La porte s'ouvrit ; le bel homme, le tambour-major à longue barbe, apparut, mais traînant la patte, armé d'une forte canne ressemblant à une béquille ; il boitait, le bon géant.

— "Mademoiselle Desrigny ? fit-il.

— C'est moi, monsieur ... monsieur Bastide ? balbutia la petite bossue, en laissant échapper son livre.

— Vous ? ... Mais ... Mademoiselle Hermance Desrigny ? qui m'écriviez ? ...